

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les fils de Calèche

Arlette Cousture

Volume 34, Number 2 (200), April 1992

Pastiches

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cousture, A. (1992). Les fils de Calèche. *Liberté*, 34(2), 4–7.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ARLETTE COUSTURE

LES FILS DE CALÈCHE

Décembre avait été plus cruel que son prédécesseur, et janvier, qui annonçait février, avait répandu sa triste froidure. Le soir était tombé. Avila, grosse de son dix-neuvième enfant, rentrait précipitamment du chantier. Émile et les dix enfants qui avaient survécu n'avaient pas mangé. Avila se garda bien de se plaindre des violentes douleurs qui la tenaillaient. Émile manifesta sa joie entre deux rasades de gros gin.

— Quand j'ai su qu'tu rentrais à soir, ma belle prune, j'me suis dit qu'on pourrait fêter ça tous ensemble. Pis, même si y est pas mal malade, le beau-père a apporté une belle grosse poche de patates comme toé pour l'occasion.

Avila ôta le châle qu'elle portait pour sortir par temps froid et entreprit de préparer le souper. Elle remercia le ciel de retrouver sa petite famille et son Émile qu'elle aimait tant depuis le jour où, jeune instituteur, il était arrivé à l'école, mouillé de la tête aux pieds d'urine de cheval. Toute la classe avait ri, sauf Avila. Elle savait que les vingt-deux frères d'Émile avait toujours aimé lui jouer des tours pen-dables.

Aussitôt le repas terminé, Avila ne prit pas le temps de manger sa patate froide, baigna les enfants, les coucha et revint dans la cuisine. Émile fit un rot et s'écroula sur la table. Avila le regarda avec attendrissement et sentit un frisson lui parcourir le corps; Avila s'avisa que l'enfant arriverait sous peu. Après avoir fait la vaisselle, elle remit son

châle, sortit et prit la direction de la grange en souriant malgré les hurlements du vent et les contractions. Avila serait à nouveau mère des enfants d'Émile.

Avila n'avait pas fait cent pas que ses eaux crevèrent. Sur le sol qu'avait foulé Émile et qui était maintenant recouvert de trois pieds de neige, elle donna naissance, ébahie, à cinq petits. Avila s'apprêtait à rentrer à la maison avec ce nouveau cadeau d'Émile quand elle entendit des crachotements. Phosphore, son frère, accourait dans la nuit glacée. Crachant le sang, Phosphore annonça que leur père venait de mourir et que leur mère en avait fait une fausse-couche. Avila trouva que Phosphore sentait l'urine de cheval et elle plongea dans une rêverie où Émile lui apparut bébé, les fesses à l'air. Avila se dirigea d'un pas résolu vers la maison et n'entendit pas Phosphore derrière elle tousser à en perdre l'âme et s'affaisser dans la neige en la maculant de sang.

Dans la maison, Avila se souvint qu'il lui fallait couper les cordons, laver et coucher les cinq nouveaux fils de Calèche. Elle soupira d'aise en entendant Émile ronfler sous la table et les cinq rejetons brailler comme leur père. Une odeur de fumée parvint à ses naseaux, chassant celle, enivrante, de l'urine. Avila retroussa la nappe et vit qu'Émile dormait toujours. Elle se dirigea vers la chambre de ses beaux-parents. Avila savait que Calèche et Séréna fumaient la pipe au lit. Elle ouvrit la porte de la chambre. Calèche, monté sur Séréna, chantait.

— Au trot, au trot... Au galop, au galop... Au pas, au pas... Au trot, au trot...

Émue jusqu'aux larmes, Avila referma la porte. En se retournant, elle vit que la fumée provenait du haut de l'escalier. Avila monta les marches. La fumée sortait de sa chambre. Avila poussa la porte. Trois de ses enfants, Diarrhée, la débile, Urina, la pisseuse, et Ti-Coune, qui était atteint du grand mal, jetaient ses robes l'une après l'autre au feu. Les flammes décuplèrent le désir de s'accoupler avec Émile après ces longs mois aux chantiers.

Avila redescendit l'escalier à la hâte, sans voir la petite Brouette, qui déboula et se fracassa le crâne. En apercevant cette petite chose inerte au bas de l'escalier, Avila lui offrit un sein sec et glacé. Ayant entendu du bruit, Armand-Joseph, l'aîné, sortit en trombe de sa chambre. Il regarda Brouette et repartit vers sa chambre. Il en revint quelques secondes plus tard, prit les mesures de Brouette et repartit avertir Roland et Napoléon qu'il y aurait une petite jobbe qui les attendrait à l'aube. Fière de son aîné, Avila poussa un soupir de soulagement et revint à la cuisine. Elle retroussa la nappe et vit son Émile qui se réveillait.

— J'ai l'goût d'jouer d'l'accordéon, ma belle clown, dit-il. Pis ça presse!

Avila bondit de joie et se rua vers leur chambre pour aller chercher l'accordéon que Calèche avait donné à son fils en le déshéritant. Avila escalada les marches en dispersant la fumée. En haut de l'escalier, elle vit Clémentine qui s'avavançait vers elle.

— Mômman, y a La Poune pis Ange-lure qui sont toutes bleues dans leur lit.

— Fais-toé z'en pas, ma p'tite bougresse, j'm'en vas les voir, lui répondit Avila. Pis, tu sais, le bleu, c'est pas juste pour les garçons.

Avila prit Clémentine dans ses bras. Le feu avait redoublé d'intensité. En passant devant sa chambre, Avila vit à travers la fumée que Ti-Coune faisait une crise, que Diarrhée barbouillait son visage de ses propres excréments en criant comme une sauvagesse, et qu'Urina pleurnichait parce que Ti-Coune avait pissé sur son Bécassine.

Avila fut prise d'un vertige. Toutes ces odeurs affluaient à ses naseaux et lui rappelaient qu'elle était la femme d'Émile, fils de Calèche. Avila entra dans la chambre et ouvrit la porte du placard. Avila saisit l'accordéon qui y pendait et déposa Clémentine. Avila referma la porte du placard et se dépêcha vers l'escalier.

Quand Avila arriva dans la cuisine, l'accordéon à la main, elle vit qu'Émile s'était relevé. Émile avait l'air sombre. La culpabilité étreignit Avila. Avila avait tardé à apporter l'accordéon. Émile ajusta ses bretelles et la dévisagea. Avila baissa la tête. Le vent gémissait et les poutres enflammées commençaient à tomber. Avila sut ce qu'il lui restait à faire. Émile bougonna.

— T'es ben mieux de t'en r'tourner aux chantiers, ma belle enclume.

Avila déposa l'accordéon sur la table. L'accordéon émit un son plaintif. Avila mit son châle et sortit.

Émile alla prendre l'accordéon. L'instrument l'avait toujours intrigué. Émile s'assit et mit l'accordéon sur ses genoux. Il entendit Calèche râler et le canard siffler trois fois. *Adieu, ma belle agrume.* Et, tandis que la maison s'écroulait, Émile se mit à souffler dans l'accordéon.